

Amma

contacts

NOS ANCIENS ONT DU TALENT



Interview : Marianne Merchez et
Bernard Van Craeynest
Hommage à Gerhard Sokal
Anton Tchekhov

Bulletin bimestriel de l'Association
des médecins anciens étudiants de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

59 Mars - Avril 2009



Bien que, à ma connaissance, il n'existe pas de statistiques dans ce domaine, il semble que pas mal de médecins aient des activités culturelles. Beaucoup d'entre eux, amateurs ou plus ou moins professionnels, sont retraités : leur durée de vie augmente et l'on nous redit sans cesse que ce phénomène anthropologique menace les finances de l'Etat.

Il est probable que le fait de côtoyer au quotidien la souffrance, les espoirs et les joies des malades qui les consultent et se confient à eux incite les médecins à écrire. Leur désir d'être utiles, même s'ils n'ont plus d'activités officielles, est très louable et leur est certainement bénéfique.

En parcourant les numéros de l'AMA-Contacts depuis 1999, j'ai été surpris de trouver de nombreux exemples de ces médecins de l'UCL qui manient ou ont manié la plume, le pinceau ou l'archet :

- à tout seigneur, tout honneur, notre prix Nobel, Christian de Duve, auteur de livres d'une grande érudition et d'une grande élévation de pensée ;
- des poètes : Rufin Schockaert, François Lavenne, Yves Namur, Jean Delahaut...
- des musiciens : Michel Meulders, Jean Lewalle...
- des écrivains : Etienne de Greeff, Jean-Louis Michaux, Léon Deleuse, François Emmanuel Tirtiaux...
- des peintres : Jean Sonnet, Jean-Marie Gillis ...
- des historiens de la médecine : Benoît Lengelé, Geneviève Aubert, Jean-Jacques Haxhe...
- des conteurs : Guy Pieters, André Vleurinck et Gerhard Sokal, à qui Jean-Louis Michaux rend hommage dans ces pages.

Mais aussi des talents moins fréquents, mais tout aussi remarquables, tels la reliure (Paul Hennebert), le théâtre (Eric Mievis), la philosophie avec une pointe d'humour (Bernard Fourez), l'Égyptologie (Florimond Lamy) et l'étonnant travail de l'équipe Vancraeynest-Merchez, qui produit des spectacles originaux, combinant la musique et un humour surréaliste (voyez l'interview dans le présent numéro).

Il y a bien d'autres talents que nous avons omis de citer, mais aussi que nous ignorons, sans doute. Nous aimerions lancer un appel, pour que nos médecins qui ont des talents de toutes sortes se fassent connaître et nous autorisent à les faire figurer sur notre site Internet (<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>).

Terminons par une réflexion du professeur Jean-Claude Polet, professeur à la faculté de philosophie et lettres :

Voilà qui devrait conforter nos collègues de la faculté de médecine dans la volonté de donner aux étudiants de médecine un cours de culture générale et littéraire, même si, nous le savons tous, les horaires et les charges sont bien pesantes.

- 2 Editorial.
- 3 **Hommage à Gerhard Sokal.**
- Jean-Louis Michaux
- 5 **In memoriam Léon Deleuse.**
- 8 **Interview : Marianne Merchez et Bernard Vancraeynest : médecine, aviation, musique et humour.**
- 13 **Ils étaient médecins. Anton Tchekhov.**
René Krémer
- 15 **Concours.**

Nous sommes surpris de ne compter à ce jour que 286 affiliés, alors que vous étiez près de 800 l'an dernier. Evidemment, l'appel à cotisations a subi des erreurs et des retards importants, indépendants de notre volonté !

Notre budget est menacé ; croyez que nous ne l'utilisons qu'avec parcimonie et toujours dans l'intérêt de nos membres.

C'est pourquoi nous vous envoyons ce 2^e numéro gratuit, en espérant que vous aurez à cœur de régler votre cotisation au compte de l'AMA-UCL

210-0667611-12
Code IBAN : BE19 2100 6676 1112
Code BIC : GEBABEBB

Diplômé avant 1965	45 €
De 1965 à 2005	60 €
De 2006 à 2008	25 €

Hommage à Gerhard Sokal

Jean-Louis Michaux

*C'est du maître qu'il s'agit.*¹

Pour qui sonnait le glas en ce matin hivernal ? Dans une nature blanchie par son frimas, le tintement de la cloche de l'église paroissiale éveillait la méditation et imposait le recueillement à la vallée du Molinia. En cette fête de la chandeleur, les habitants du village condruzien, habillés de compassion, accompagnaient vers l'au-delà l'un des leurs, un notable apprécié et connu de tous.

Qui était l'homme que Chevetogne accueillit dans son terroir avec sa famille depuis de nombreuses décennies ?

Homme multiple dans sa cohérence créatrice, homme de réflexion de la condition humaine, Gerhard Sokal a cherché à marquer son temps de son empreinte novatrice et les esprits de sa pensée philosophique. Son œuvre s'est élaborée dans le changement, s'est construite dans la conjonction de la multiplicité de talents, s'est épanouie dans l'approche de la relation du médecin et de son malade.

Héritier d'un patrimoine culturel créé de la pensée analytique de Sigmund Freud, de la musique dodécaphonique d'Arnold Schönberg, de l'art nouveau de Josef Hoffmann, de la peinture symboliste de Gustav Klimt, le jeune expatrié a grandi dans l'épreuve, s'est aguerri au contact des périls de l'adversité historique, a ouvert son univers à l'amitié et l'échange. Son érudition s'est édifiée dans l'intégration de la diversité.

Avide d'une littérature glanée dans d'autres savoirs ou au travers des temps anciens, il aimait appuyer ses dires d'aphorismes lointains : *Seul le changement est éternel* dit un proverbe chinois. Ce fut là un de ses objectifs de vie, qu'il clama avec détermination en ces temps où de jeunes colonels, confrontés à des organisations figées et à un paternalisme suranné, cherchaient à faire valoir leur droit et défendre leurs idées. Il n'eut de cesse de se battre pour réformer des structures sclérosées et s'élever contre des droits innés. La détermination qu'il mit à chercher à innover était à la hauteur de l'importance des sacrifices consentis pour acquérir une formation exemplaire et de l'énergie du combat mené pour faire surgir la mutation. Patient mais déterminé, il savait que 1968 avait ébranlé les

fondements de l'immobilisme. Le changement se fit au terme d'une révolution de velours. À peine les premières tribulations ressenties qu'il put agir : ses plans avaient été longuement réfléchis. La réflexion était alimentée par la perception des événements : « la force d'un responsable repose sur la pertinence de son information » ponctuait-il d'un sourire malicieux. Il créa, il renova, il rassembla. Son souci se porta principalement sur le choix de ses collaborateurs ; l'organisateur prospecta, interrogea, suggéra. De nombreux jeunes – et moins jeunes – furent contactés, approchés, appâtés. Il avait un art poussé de la suggestion. Tous ceux dont il s'est entouré furent responsabilisés dans leur fonction et confortés dans leur rôle. Visionnaire, il veilla à ce que les différentes disciplines de l'hématologie s'imbriquent dans une même structure : les départements de la clinique, les laboratoires, la transfusion sanguine, la recherche furent gérés sous sa responsabilité. La confiance régnait en maître sous la houlette du magister ; la ligne de conduite – la politique comme il aimait préciser – importait au seul patron. Il n'y avait qu'un commandant à bord. Ses réalisations furent nombreuses et diverses durant son long voyage. Il serait fastidieux de les énumérer toutes ; trois d'entre elles ont marqué l'avenir du ser-



COMITÉ DE RÉDACTION :
Martin Buyschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

ÉDITEUR RESPONSABLE :
René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :
Chantal Leonhardt-Lebrun

ADRESSE DE CONTACT :
AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte 5265
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71
Fax 02/764 52 78

secretariat-ama@uclouvain.be
<http://www.md.ucl.ac.be/ama-ucl/>
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

GRAPHISME :
A.M. Couvreur

COUVERTURE :
Mozart vs Mozart

1. Lors d'une précédente présentation, nous avons évoqué ses années de formation dans : Les voies du destin, Évocations, Academia Bruylant, 1996.

vice et lui ont valu une renommée certaine. Conscient de l'importance des contacts internationaux et de la richesse des échanges scientifiques, il veilla à créer et favoriser des relations privilégiées avec des centres de recherche d'avant-garde et des services cliniques de réputation internationale ; il accueillit des médecins et des chercheurs étrangers de tout horizon ; il envoya ses collaborateurs aux quatre coins de la planète. Un souvenir personnel reste très présent ; il remonte peu après la naissance de son service ; dans un esprit d'ouverture et d'innovation, le nouveau chef de service organisa un séjour prolongé à Londres pour lier des contacts avec les principales institutions hospitalières et centres de recherche anglais en hématologie ; entouré de collaborateurs cliniciens et des laboratoires, le patron chapeauta la délégation au cours de ces visites marquantes pour des hématologues en herbe ; chacun des participants avait préparé une présentation originale et bien documentée qu'il avait à faire valoir à un aréopage d'éminentes sommités hématologiques. Hormis l'appréhension de ces épreuves stressantes, mais combien formatrices, ce voyage permit la découverte de coins charmants de Londres et le partage d'heures plaisantes et d'échanges amicaux.

Un devoir impératif d'un responsable de médecine universitaire porte tant sur la nécessaire obligation de faire valoir les qualités intrinsèques de son service que d'assumer le rôle éducatif qui lui incombe. C'est dans le but de rencontrer ces deux objectifs que furent organisés les Séminaires d'hématologie. Réunions trimestrielles du samedi matin construites sur un thème d'actualités, documentées de résultats originaux et personnels, agrémentées du concours habituel d'orateurs étrangers, dirigées par un patron soucieux de l'ordonnance et de la qualité des exposés, ces forums regroupaient de nombreux hématologistes d'origine, d'obédience et d'orientation variées. Les anciens élèves trouvaient dans ces rencontres l'occasion d'échanges avec un patron disponible et un staff à leur écoute.

Une préoccupation prenante de Gerhard Sokal résida dans l'animation de la recherche hématologique et dans le soutien d'initiatives créatives de ses collaborateurs. L'impérieuse nécessité de financer des études originales entra dans ses objectifs primordiaux ; il eut l'idée féconde d'associer dans un comité d'entraide à la recherche hématologique, collaborateurs du service et notables du monde extérieur en vue de susciter le mécénat et recueillir des fonds aptes à subsidier les programmes d'investigations nouvelles. Depuis plus de trente-cinq ans, Salus sanguinis, telle fut la dénomination de cette fondation voulue par son imagination, apporte une contribution financière soutenue à la recherche hématologique au sein de l'Université catholique de Louvain.

Homme de création, homme d'innovation, sa réflexion, en éveil permanent, s'épanouissait dans une continue quête de connaissances ; elle s'alimentait dans l'envoûtement d'une nature qui attisait sa curiosité et étanchait sa soif de connaître. Le Condroz lui offrit la richesse de sa nature et son havre de paix : ses vallons verdoyants et son bétail prometteur, ses futaies de feuillus gîte d'un gibier aux aguets, l'onde claire de ses rivières, retraite de la truite vagabonde. Il en avait fait son fief de prédilection et son lieu de ressourcement ; il s'y promenait par tous les temps, et allait à la découverte de ses coins mystérieux ; il connaissait le refuge de la girolle et identifiait le cri du faucon crécerelle. Armé de son Leica, il aimait partir à l'affût d'un oiseau de nuit. Dans son bureau professoral trônait, à côté de son binoculaire, l'image surprenante d'une chouette hulotte ; guidé par son chant il avait approché ce rapace nocturne et grâce à l'éclairage d'une puissante torche, il avait saisi cette grosse tête ronde et ses yeux noirs et perçants. D'autres domaines de recherches attiraient son intérêt ; dans l'étude de la nature, l'analyse céleste aiguillonnait son attention ; grâce à des instruments télescopiques il observait avec passion les anneaux de Saturne et documentait ses observations des constatations réalisées par les sondes spatiales. Un autre domaine d'intérêt s'ouvrit à lui avec l'informatique. Lui qui fut passionné d'informations et soucieux d'être documenté, il était normal qu'il fut un adepte de cette discipline de la connaissance. Il fut un des premiers à s'ouvrir à cette branche de l'information. Au début des années quatre-vingt, le service d'hématologie, grâce à des fonds provenant d'un legs généreux, s'équipa d'ordinateurs de forte puissance qui permirent de gérer les collectes de données et de réglementer l'organisation des activités. La naissance d'internet, composé de réseaux répartis dans le monde entier, apportait un nouveau moyen de s'ouvrir à la connaissance et à l'actualité dont il se montra un partisan convaincu, un utilisateur assidu et un connaisseur documenté.

L'œuvre qui lui tint particulièrement à cœur et occupa un long temps de sa réflexion porta sur l'éthique de la profession médicale, ses bases et ses exigences. Lors de son décanat, il s'interrogea sur les problèmes soulevés par la déontologie et créa une commission d'éthique au sein de la faculté de médecine de l'UCL qu'il présida jusqu'à son éméritat. Conscient des écueils rencontrés dans la pratique médicale et des profondes mutations engendrées par l'évolution des esprits et les changements de mentalité, il poursuivit sa démarche de réflexion en temps que membre du Conseil national de l'Ordre des médecins. Choisi comme rédacteur en chef de son bulletin il illustra dans des éditoriaux et des lettres du rédacteur, sous forme de nouvelles et d'évocations d'expériences

vécues, les principes fondamentaux de la déontologie et de l'éthique qui régissent la relation médecin-malade. Dans des décors inventés et des situations imaginées, sa plume expressive conta des histoires prenantes qui mettaient en scène le docteur Jules X et son patient Alfred ; elles détaillaient des faits de la pratique médicale courante et illustraient les problèmes inhérents à l'éthique ; elles abordaient également les possibles erreurs dont les patients étaient parfois victimes. Chacune de ces histoires avait aussi une morale à la découverte de laquelle chaque lecteur était convié. Cette forme anecdotique de présenter la déontologie médicale suscitait l'intérêt du lecteur qui s'empressait à la réception d'un nouveau bulletin de découvrir la dernière rencontre, divertissante et instructive, du praticien et de son malade. Dans le souci de documenter la réflexion personnelle des médecins, l'éthicien, au terme de son mandat ordinal, publia ses recueils et le fruit de ses pensées sous forme d'un livre intitulé : *Le médecin et son malade*.

Ce fut là son chant du cygne.

L'adagio molto e cantabile de la 9ème symphonie offrait sa quiétude sereine au déroulement de cette cérémonie d'au revoir dont la simplicité d'un rituel dénué de tout appareil n'eut d'égale richesse que l'authenticité des émotions vécues par une communauté de partage. Par cet apaisement mélodieux la musique de Beethoven dont Gerhard Sokal se plaisait à évoquer les lointaines attaches incitait au mystère de l'au-delà.

Les coups saccadés du glas rythmaient la marche des quatre fils, vigiles de la dépouille d'un père qui leur avait légué la richesse de sa diversité et l'originalité de sa personnalité ; dans leur sillage venait leur sœur, doublement unique, en aide d'une mère souffrante. L'adieu familial s'exprima dans la reconnaissance. Leur cheminement généreux s'estompa aux portes du royaume de l'ombre.

C'est un juste qui s'en était allé.

In Memoriam Léon Deleuse (1925-2008)

René Krémer

Notre ami Léon Deleuse était un médecin généraliste exemplaire, d'un dévouement sans limite à ses malades. Il a raconté son étonnante carrière médicale avec beaucoup de simplicité et de modestie lors d'une interview dans l'AMA Contacts (50 ans de médecine générale, N° 28, janvier 2003).

A la question : « *Pas de stress, de dépression, de burn out, comme l'on dit aujourd'hui ?* », sa réponse était : « *Non. Le métier était une joie.* »

Dans les premières années, il pratiquait les accouchements à domicile : « *Je mettais les forceps et j'appliquais des ventouses, parfois sur une table de cuisine : le mari tenait une jambe et la mère de la parturiente l'autre jambe.* »

Il avait le souci de la formation post graduée et fut un fidèle des séances de l'ECU, même lorsque la maladie qui devait l'emporter avait commencé son évolution inexorable.

Sa vie doit être un exemple pour ses jeunes confrères.

Son épouse et ses enfants peuvent être fiers de lui.



Interview de Marianne Merchez et Bernard Vancraeynest

Médecine, aviation, musique et humour

René Krémer

Marianne Merchez et Bernard Vancraeynest ont eu des parcours hors du commun, après avoir obtenu le diplôme de docteur en médecine de l'UCL. Ils ont créé récemment avec deux musiciens et un petit orchestre, un spectacle original, que René Magritte aurait aimé et qui n'aurait probablement pas déplu à Mozart, doué, comme le prouvent son oeuvre et particulièrement ses opéras, d'un sens aiguisé de l'humour.



René Krémer. Madame Merchez, vous êtes la fille de mon collègue et ami Marcel. C'est sans doute son exemple et/ou son influence qui vous ont fait choisir les études de médecine ?

Marianne Merchez. Avrai dire, plusieurs types d'études m'intéressaient, mais j'ai choisi la médecine, peut-être en partie pour des raisons familiales (père et grand-père). Ma toute première idée était l'anesthésiologie. Dans le courant de mes études, j'ai suivi des cours de pilotage. Quand j'avais 20, 21 ans, je pilotais de petits avions, comme pilote privé. En quatrième doctorat, alors que tous les étudiants se demandaient quelle carrière médicale ils allaient choisir, j'ai dit avec beaucoup de conviction, « j'ai envie d'être pilote de ligne ». J'étais très heureuse des études que j'avais faites, mais voilà ! Mon rêve, c'était l'aviation.

R.K. Vous n'avez jamais pratiqué la médecine ?

M.M. Si, comme généraliste. Mais en même temps, je poursuivais une spécialisation en médecine aéronautique. Dans le cas où j'aurais été refusée comme pilote, j'ai fait la médecine tropicale à Anvers. Avant de passer l'examen d'entrée à la Sabena – qui n'est pas piqué des vers – je suis retournée dans mon ancienne école pour une année de math ; pour la physique, c'est le Père Albert Vander Stricht, ancien professeur de physique en première candi à l'UCL, qui m'a suivie

avec enthousiasme. J'ai refait avec lui tous les examens d'entrée de la Sabena de toutes les années : je lui soumettais mes réponses et il les corrigeait. Cette préparation au concours de la Sabena m'a pris près d'un an et demi, pendant lequel je pratiquais la médecine générale à Bruxelles.

R.K. Vous aviez peu de risque de devenir chômeuse.

M.M. Je partage avec Bernard le goût de faire toujours plus, d'être attirée par d'autres choses.

R.K. Le risque n'est-il pas de ne pas faire les choses à fond ?

M.M. Tout à fait. Quand j'étais pilote, je gardais quand même un pied dans la médecine. J'étais consultante pour les facteurs humains dans certains projets en médecine aéronautique et notamment dans les projets spatiaux de la navette européenne Hermès. Ce qui m'a entraîné à de fréquents déplacements à Toulouse. Mais les budgets explosaient : c'est pourquoi Hermès n'a jamais vu le jour, l'agence spatiale européenne ayant pris l'option de travailler avec les Russes et les Américains. J'avais un pied des deux côtés. Quand un médecin de la force aérienne m'a parlé du concours d'astronaute, j'ai été séduite parce que c'était l'occasion unique de ne pas me disperser et de mettre ensemble mes compétences médicales et aéronautiques : la partie scientifique médicale qui pouvait être utilisée et ma formation technique de pilote. Mon but n'était pas de devenir pilote de la navette, mais d'utiliser mes connaissances médicales à bord de la navette.

J'ai été sélectionnée pour la Belgique, puis pour l'Europe. J'ai suivi mon mari astronaute également dans ce parcours. A l'époque, les gens de l'Agence Spatiale Européenne n'avaient pas l'idée qu'un couple dans l'espace, cela pouvait être sympathique et bon pour le marketing et ils nous ont envoyés dans deux continents différents. J'ai eu une expérience ponctuelle chez les Russes, tandis que mon mari était envoyé

aux Etats-Unis. Après huit mois dans l'Agence, j'ai renoncé pour pouvoir aller travailler aux Etats-Unis, sur le support scientifique des vols habités, pendant que mon mari travaillait dans le corps des astronautes.

Je ne suis pas allée dans l'espace, mais mon mari y est allé en 1996. En rentrant, j'avais un intérêt pour les sciences psychologiques et je me suis inscrite comme élève libre à l'ULB. J'ai depuis une approche plus psychothérapeutique des choses. J'ai suivi une formation en thérapie brève et en hypnose dans un centre à Tournai.

R.K. Dans quel but ?

M.M. J'avais besoin d'aller plus au fond des choses et de me lancer dans des projets plus créatifs. Il y a deux ans, j'ai revu Bernard, que j'avais connu à l'Académie de musique d'Uccle. Nous étions dans le même ensemble instrumental. Entre-temps, Bernard et moi nous sommes revus brièvement pendant les études de médecine, bien que nous fussions dans des années différentes. J'ai reçu ensuite certains cartons d'invitation pour les concerts de Bernard. Je n'ai pas eu la possibilité d'y assister à l'époque. En décembre 2007, Bernard m'a fait savoir qu'il jouait à Boitsfort. Cette fois-ci, j'ai pu y aller. Il jouait avec le groupe Ffortissimo.

R.K. Nous en venons à votre parcours, docteur Vancraeynest ? Votre choix de la médecine ?

B.V. Il y avait quelques médecins dans ma famille, qui m'avaient plus ou moins endoctriné pour des études scientifiques et j'y croyais dur comme fer. Mais, c'était bien loin de la musique. Toujours est-il qu'à la fin de ma rhéto, j'avais réussi à convaincre ma famille de m'autoriser à faire une année sabbatique au Conservatoire, de manière à être débarrassé des cours les plus envahissants. Pendant les études de médecine, j'ai poursuivi des cours au Conservatoire.

R.K. Le piano ?

B.V. Non. D'abord le violon, quoiqu'en parlant, je fasse beaucoup de gestes pianistiques. Mais je joue de plusieurs instruments, dont le piano. Jusqu'en premier doctorat, j'ai pu concilier sans trop de peine un temps plein en médecine et un temps partiel au conservatoire, me permettant de développer ma technique de l'écriture musicale. Car c'est surtout cela qui m'intéressait. Pour obtenir des grandes distinctions, ce n'était pas l'idéal : je me contentais d'un peu moins.

Les stages m'ont bien plu, mais je ne me voyais pas entrer dans une spécialisation, m'investir autant d'heures par semaine et ne plus avoir le temps de m'adonner à ma passion. Ce n'était pas la peur du travail, mais la crainte d'être déconnecté de la musique pendant plusieurs années.



R.K. La musique classique ?

B.V. Non, la musique très rock, qui déjà m'emmenait sur les routes de France et de Navarre.

R.K. Dans un groupe ?

B.V. J'étais dans plusieurs groupes et nous tournions sur les scènes spécialisées, en Allemagne, en Angleterre notamment. A l'époque, pour avoir un petit diplôme facile à caser, j'avais fait l'informatique médicale et j'ai presté à mi-temps pendant un an et demi, à cheval sur les cliniques et l'école de santé publique. J'ai ensuite donné ma démission de ce poste pour ne plus faire, depuis 16 ans, que de la musique.

M.M. Quand je t'écoute, je trouve que nous avons fait un parcours similaire. Après avoir fait l'investissement des études de base, un diplôme solide et ensuite on a fait des petites choses pour avoir une petite solution en mains. Tu as fait l'informatique médicale, moi j'ai fait la médecine du travail. Quand la TEA, la Trans-euro-pean airways – une compagnie charter où j'étais pilote – a fait faillite, j'ai pu trouver aussitôt un emploi dans un service de médecine du travail, un dépannage pour quelques mois creux.

R.K. Docteur Vancraeynest, vous êtes toujours resté dans la musique rock ?

B.V. J'ai une formation classique de départ : je suis violoniste à la base. J'ai appris la composition classique, mais j'ai toujours mis ce savoir technique au service de musiques à tout le moins borderline. Mais il est vrai que dans tous les groupes dont j'ai fait partie, j'ai toujours été orchestrateur, arrangeur et chef d'orchestre. J'ai toujours appliqué la rigueur de la méthode classique à tous les projets musicaux dont je faisais partie et c'est une force de jouer ce rôle dans des groupes très hétéroclites avec des gens qui ne savaient parfois pas lire la musique.

R.K. Mais ils savaient se contorsionner.

B.V. Ils savent se contorsionner, mais il faut néanmoins quelqu'un pour centraliser. Ce qui a permis d'aboutir à des produits qui ont parfois été médiatisés.

R.K. Il s'agissait de groupes différents ?

B.V. Quand je faisais mes études, j'avais cinq groupes différents, un pour chaque jour de la semaine. Pendant ma formation et mon travail en informatique médicale, je n'avais qu'un groupe qui s'appelait Domino's. Ce groupe tournait beaucoup ; j'y suis resté six ans à temps plein.

R.K. Qu'en est-il de tout ce qu'on raconte sur ces groupes ? La drogue, l'alcool.

B.V. C'est vrai ! C'est là que j'ai appris à boire. J'avais peu guindillé pendant mes études. Je me suis retrouvé à 29, 30 ans avec la possibilité de m'éclater, mais en homme mûr. C'est vrai que pendant quelques années je me suis très bien amusé, parmi des personnages un peu spéciaux, des tatoués, des mecs en cuir, des braves garçons, qu'il fallait un peu tenir. Nous nous sommes rendu compte que nous ne maîtrisons pas ce projet rock and roll. Il avait été médiatisé en France sans que l'effort vienne de nous. Dès lors nous n'avons pas pu contrôler l'arrêt de cette médiatisation. Un jour on était à la télévision, on vendait des disques à la FNAC, l'année d'après on n'était plus rien. Cela m'a fait réfléchir. J'ai utilisé mon propre projet en utilisant les fruits de cette réflexion et j'ai créé mon nouveau groupe Ffortissimo, humour musical. C'est cette démarche beaucoup plus structurée que Marianne a découverte lorsque nous nous sommes revus. Chaque étape est voulue, calculée.

R.K. D'où vient l'appellation Ffortissimo ?

B.V. Au début le nom était Ffourtissimo, car nous étions quatre, puis nous n'avons plus été que trois, puis finalement deux. Nous avons laissé les deux «f» que l'on voit sur les partitions lorsqu'il faut jouer très fort.

R.K. Comment définissez-vous ce Ffortissimo : des concerts, des comédies musicales ?

B.V. Ce sont des spectacles d'humour musical. Chaque mot a son importance. Spectacle, parce que cela dépasse d'assez loin le cadre d'un concert. Quand on joue du Mozart, c'est en costume, sur un clavecin d'époque et avec quelques accessoires un peu farfelus. C'est donc visuel : il se passe des choses. C'est musical, parce qu'on joue le mieux possible de la très bonne musique et c'est aussi de l'humour, parce que nous aimons tordre le cou aux idées reçues.

R.K. Vous ne transformez pas la musique ?

B.V. On la transforme. Il faut savoir qu'un simple mouvement d'une sonate ou d'une symphonie peut parfois durer 15 minutes. Ce n'est plus montrable sur scène aujourd'hui devant un grand public, qui n'est pas nécessairement constitué de mélomanes. Nous avons des enfants dans notre public. Nous faisons parfois des pots-pourris avec des musiques originales, des choses très vivantes ; parfois on joue des morceaux actuels à la manière de Mozart et l'on explique aux gens de manière légère et décalée comment est faite cette musique et comment on peut se permettre de la transformer pour se rendre compte finalement que la grande et la petite musique c'est pareil : tout dépend de la manière dont on l'aborde et dont on la traite.

R.K. Il y a peut être le manque de respect qui pourrait choquer les analystes intégristes de Music 3 ou de France Musique ?

M.M. Qui aime bien châtie bien !

B.V. S'il fallait faire aujourd'hui du prosélytisme pro Mozart, je pense qu'il y a urgence à ne pas tenter d'intéresser les gens à une écoute religieuse des œuvres de Mozart : il faut attaquer plus fort, montrer, expliquer que cela vaut la peine d'être écouté. C'est une démarche qui, dans notre expérience, fonctionne. On rigole à nos spectacles, puis dans un deuxième temps, beaucoup se disent : « Tiens, je vais quand même acheter cette œuvre ». C'est peut-être du populisme, mais cela fonctionne très bien, par rapport au public en général. Dans ce premier spectacle, nous dansons d'une manière plutôt comique et nous chantons de plus en plus. Cela permet de faire évoluer une action, en évitant trop d'explications verbales.



R.K. Et vous, madame, vous vous êtes lancée dans cette étonnante aventure ?

M.M. Je n'ai pas connu le parcours de Bernard avec les Domino's, parce que j'étais à l'étranger. Etant de passage en Belgique, je suis allée voir Ffortissimo ; j'ai été le revoir quelques jours après avec des amis. Je les ai trouvés vraiment excellents : il y avait un potentiel, une construction, une qualité musicale, même s'ils tournaient les choses en dérision. Je me suis dit qu'il faudrait les amener à une autre échelle. En janvier 2007, je suis allée voir Mozart lors de la création. J'ai repris contact avec Bernard. On a pas mal discuté et j'ai eu la conviction qu'il fallait construire ce spectacle sur un plus grand pied, parce qu'il le valait vraiment. Et que se balader dans le monde culturel, en montrant ce que l'on sait faire, ne suffit pas : il faut une organisation plus structurée. Dans ce domaine, notre formation scientifique nous aide ; on travaille ensemble, on a les mêmes idées, un même objectif et on l'applique.

R.K. Quel est votre rôle dans cette aventure ?

M.M. J'assure la production du spectacle. Nous avons créé une équipe, Bernard centralisant le tout comme il l'a toujours fait. Si on loue une salle, il faut s'assurer des services d'une attachée de presse, d'un responsable du plan médiatique sur Bruxelles et d'un graphiste ; il faut recruter et coordonner ces gens.

B.V. Marianne ne parle pas d'un point essentiel, qui est de débloquer de l'argent. Si l'on veut gagner du temps, il faut aller solliciter des ressources qui sont parfois coûteuses. La publicité est indispensable. Marianne a réussi à mobiliser des capitaux.

M.M. A un moment il faut louer une salle, investir dans la publicité et dans des publications. On se monte et ensuite, on essaie d'arriver à l'équilibre dans un second temps. Quelqu'un doit parfois prendre la décision de foncer. Mais je savais qu'avec la cohérence du projet de Bernard, j'avais sur quelque chose de stable et de solide. Notre enthousiasme a fait une bonne partie, notre amitié et notre efficacité ont fait le reste et nous avons foncé dans ce projet.

R.K. Vous êtes nombreux dans cette équipe ? Les costumes ?

B.V. Dans ce domaine, on sort tout doucement de l'artisanat familial. Il ne faut pas croire que, parce qu'on joue sur la scène des Beaux-Arts cette année, mon épouse n'a pas dû recoudre un costume il y a encore quelques semaines. Il arrive encore que la maman de mon partenaire recouse des ourlets du costume de Mozart, par souci d'économie. C'est la première fois, depuis quelques mois, que nous avons

un peu de personnel, des personnes qui nous louent leurs services à titre d'indépendants, comme le graphiste qui s'occupe de l'affichage dans la ville, une attachée de presse, une assistante. Il y a quinze ans que j'attendais d'avoir une assistante, qui s'occupe notamment du téléphone.

R.K. Un metteur en scène.

B.V. La plupart des metteurs en scène viennent du théâtre et ne prennent pas assez en compte les contraintes du musicien sur scène. On me dit souvent : regarde par-là, danse comme cela. Quand vous jouez du violon ou du saxophone, vous ne pouvez pas prendre n'importe quelle position. Le metteur en scène intervient surtout pour lier la sauce, éviter les grosses boulettes en terme de mouvements sur scène et les longueurs.

M.M. Il faut dire que je suis rentrée très tard dans ce projet. A propos, il y a un troisième médecin qui fait partie de ce projet : c'est Anne Berquin, la femme de Bernard, qui l'a soutenu pendant des années et a réalisé un travail de fond.

R.K. Il n'est pas étonnant que le numerus clausus ait des conséquences désastreuses.

M.M. Anne a une pratique médicale.

B.V. Sans ironiser, il est certain qu'un parcours d'artiste professionnel à temps plein qui dure depuis 16 ans n'est pas possible sans un soutien logistique de l'entourage. J'ai pris trop de risques financiers dans ma carrière artistique pour pouvoir me passer d'une famille nucléaire très solide. Et maintenant, on élargit avec Marianne. Je suis très à cheval sur divers domaines musicaux. J'ai accompagné des vedettes à l'Olympia dans la variété complètement décadente. J'ai fait du rock and roll ; j'ai fait du brésilien. Mais ma formation classique est restée présente. Mozart versus Mozart est né en 2006, à l'occasion des 250 ans de la naissance de Wolfgang. On s'est dit : on va faire quelque chose qui va marcher. Le spectacle suivant ne sera pas sur Mozart.

R.K. Wagner pourrait être amusant.

M.M. et B.V. éclats de rire de concert.

B.V. Pour Mozart, j'ai réduit toutes les partitions pour un quintette à cordes, puisque c'était la formation dont nous disposions : pour Wagner, il faudrait d'autres ressources orchestrales !

R.K. Votre premier spectacle était également présenté aux Beaux-Arts ?

M.M. Non. Nous avons commencé nos représentations l'année dernière, en louant 15 jours le théâtre du

Vaudeville qui était plus à notre échelle, parce que plus intime. Nous avons dû tout organiser. La salle était louée complètement nue : il fallait même prévoir les ouvreuses. On a beaucoup travaillé sur le terrain. Mais nos grandes satisfactions ont été que notre groupe a bien tenu la route et que la salle était hilare. Les gens sortaient avec un sourire jusqu'aux oreilles en disant : « nous avons passé un bon moment » A ce moment, je n'ai pas besoin de savoir si les comptes sont à l'équilibre, s'ils le seront l'an prochain ou dans deux ans. Cela m'est complètement égal. On voit qu'on a donné de la joie et du bonheur pendant deux heures. Nous avons décidé de continuer, parce que les gens aiment. Beaucoup de gens me disent : « j'ai des ennuis, je ne suis pas bien : vous m'avez donné un moment pendant lequel j'ai tout oublié ». Notre grande satisfaction n'est pas tellement de sentir qu'on a été bon, c'est de sentir que le public a bien réagi.

R.K. Vous avez fait d'autres spectacles de ce genre ?

B.V. Oui : Ffortissimo qui est une critique amusante du statut de l'artiste.

R.K. Avez-vous des projets ?

B.V. Une grande partie de notre travail se passe dans nos bureaux pour le processus même de la production. Ce que nous tentons de faire, c'est d'avoir plus de temps pour être simplement artistes. Nous avons un projet de spectacle qui est bien avancé et dont nous envisageons la création dans un an.

M.M. Nous construisons notre avenir. Nous y croyons et nous y mettons toute notre énergie.

R.K. Des critiques ?

B.V. Les critiques négatives sont plutôt rares. Elles proviennent toujours de gens qui ne voient pas la globalité de notre travail. Par exemple, certains ne voient en nous que l'aspect théâtral...

M.M. ... et ne tiennent pas compte de tout le travail de performance et de construction musicales. Les enfants comprennent parfois mieux la dynamique du spectacle. Nous avons envie de transmettre notre passion.

B.V. Un moment émouvant pour moi a été de revoir mon vieux professeur de violon qui a vu le spectacle et l'a trouvé formidable.

M.M. Pour s'amuser à ce spectacle, il faut prendre du recul.

R.K. Vous pourriez parfois faire l'inverse, c'est-à-dire jouer des musiques actuelles d'une manière classique. Quand on se permet de voyager dans le temps, cela peut se faire dans les deux sens.

B.V. On l'a fait avec la danse des canards, que nous avons réorchestrée à la manière de Mozart sous la forme d'un concerto pour deux violons

Post-scriptum

Lors de cette interview, je n'avais pas encore vu le spectacle Mozart versus Mozart.

J'ai passé une excellente soirée à assister en famille à ce spectacle très original, sans être choqué le moins du monde, malgré mon admiration pour Mozart. J'ai beaucoup ri, comme le public de tous âges jusqu'à l'ovation finale prolongée.

Les deux acteurs, Bernard Van Craeynest et Christophe Gillis, ont des talents multiples de comédiens, de mimes et de musiciens. L'orchestre est de bonne qualité et s'intègre parfaitement dans un scénario original et surprenant.

Léopold Mozart, le père, musicien célèbre à l'époque, est jaloux de son rejeton Wolfgang qui lui vole sa renommée : il tente d'abord de décortiquer l'écriture musicale de son fils et de montrer qu'elle est simpliste et répétitive. Devant l'échec de ses critiques, il s'efforce d'inspirer Wolfgang et de devenir en quelque sorte son impresario.

Les nombreux jeux de scène, sans boudier les anachronismes, déclenchent l'hilarité ; par exemple, la scène de l'échauffement de Mozart avant un concert, l'invention du Saxcobourgophone par Mozart et le prince Laurent et les nouvelles variations de la comptine « Ah ! Vous dirais-je maman », à la manière des chants et danses de la Saint Patrick et de Rabbi Jacob.



Ils étaient médecins

Anton Tchekhov (1860-1904).

Bon médecin, grand écrivain et mauvais malade.

René Krémer

Battu par un père tyrannique, alcoolique et bigot, Tchekhov se décrit lui-même :

« Ce que les écrivains de la noblesse reçoivent gratuitement, par droit de naissance, les roturiers doivent l'acheter au prix de leur jeunesse. Essayez donc d'écrire l'histoire d'un jeune homme, fils de serf, ancien boutiquier, chantre à l'église, lycéen, puis étudiant, élevé dans le respect de la hiérarchie et à baiser la main des papes ; il voue un culte aux idées des autres, sait gré de chaque morceau de pain, reçoit le fouet plus d'une fois, va donner des leçons en ville sans caoutchouc aux pieds. Il est contraint, parce qu'il a conscience de n'être rien. Racontez donc comment ce jeune homme essaie de se libérer, goutte à goutte, de l'esclave qui est en lui... »

Il souffrait de la pauvreté « comme d'une rage de dent perpétuelle ».

Dans l'adolescence, à la suite d'un bain dans une eau glacée, il fait une maladie apparemment grave baptisée « péritonite », au cours de laquelle il est soigné avec dévouement. Ce serait alors qu'il décide de devenir médecin pour aider ses semblables.

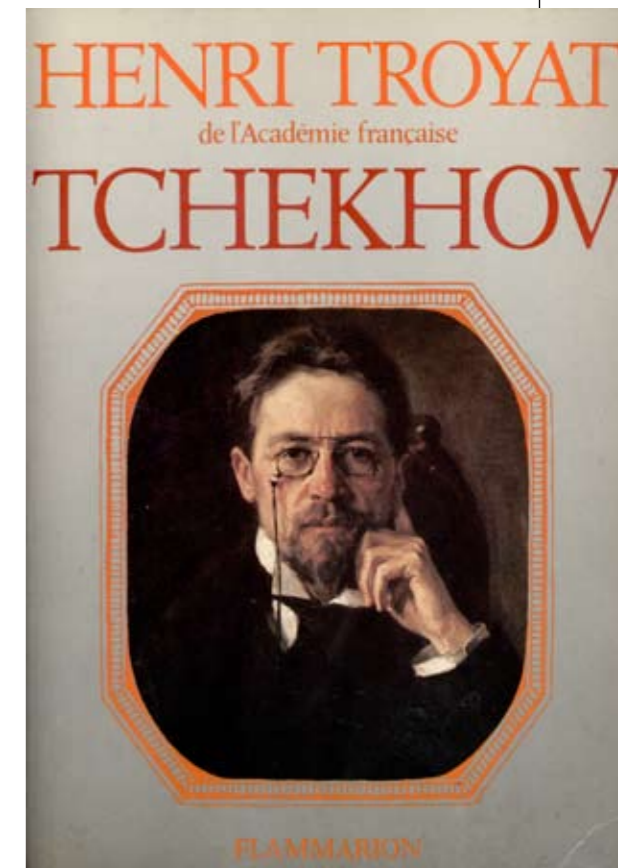
Malgré une importante production littéraire, il continuera à pratiquer la médecine :

« La médecine est ma femme légitime, la littérature est ma maîtresse... Mes études médicales ont eu une influence importante sur mon activité littéraire : elles ont élargi le champ de mes observations, m'ont enrichi de connaissances dont la valeur ne pouvait être comprise que par un écrivain qui serait lui-même médecin. »

Il ajoute : « Maîtresse et épouse : quand l'une m'ennuie, je couche avec l'autre : c'est peut-être du désordre, mais ce n'est pas monotone. » C'était effectivement un médecin passionné par son travail.

Théâtre et littérature

Il assistait aux pièces mal jouées dans sa petite ville de Taganrog, au bord de la mer d'Azov et écrivait des saynètes et un journal satyrique à exemplaire unique, que les élèves de son école se repassaient. Pendant ses études de médecine, il écrira des romans feuilletons, des récits et nouvelles humoristiques à 5 copecks la ligne, résultat de son observation attentive et curieuse des gens qui l'entourent à Moscou ou dans son village natal pendant les vacances. Il se soumet aux conseils, voire aux exigences des éditeurs et à la



censure imposée par le tsar Alexandre III et le Saint Synode.

Tchekhov était atteint de la fureur d'écrire. Il prenait des notes partout : en voiture, à la pêche, au bain. De mieux en mieux payé, jusqu'à 12 kopeks la ligne, il s'attache de plus en plus au style et à la qualité de l'histoire. En fait c'est son activité d'écrivain, de plus en plus connu et apprécié, qui lui permettra de vivre et de soutenir sa famille.

Sakhaline 1890

Dans un but humanitaire, il décide d'aller à Sakhaline pour observer le sort des condamnés, en tant qu'attaché de presse de la revue Temps Nouveaux. Il « veut payer sa dette envers la médecine qu'il a mal traitée. » Au cours de la pénible traversée de la Sibérie, il a des problèmes de santé : toux, fatigue, palpitations : « A tout moment, mon cœur s'arrête et

pendant quelques secondes, il ne bat plus. » Au bain, c'est l'enfer : jeux, alcool, bagarres... A son retour, il recueille de l'argent pour envoyer des livres de classe aux malheureux enfants de Sakhaline. Son rapport, publié avec trois ans de retard, est scientifique, impitoyable, froid et précis et interpelle les autorités qui vont prendre quelques mesures.

Le médecin

Parmi sa clientèle, il avait beaucoup de pauvres, moujiks, paysans, ouvriers, qu'il ne faisait pas payer, ni pour la visite, ni pour les médicaments qu'il leur apportait, alors qu'il payait le fiacre qu'il empruntait pour aller les voir. Il projette d'écrire une histoire de la médecine en Russie, puis y renonce après avoir lu une centaine de livres. En 1892, il est chargé par l'état de prendre des mesures prophylactiques lors d'une épidémie de choléra : il fait construire des bâtiments d'isolement et examine un millier de malades en quelques semaines, tout en ronchonant :

« Je suis le plus misérable de tous les médecins de la région : mes chevaux et mon équipage sont infectés, je ne connais pas les routes : je ne vois rien la nuit, je me fatigue très vite et surtout je ne puis oublier qu'il me faut écrire. J'ai bien envie de le faire et de cracher sur le choléra. »

La tuberculose

Curieusement, son attitude vis-à-vis de sa propre maladie est tout à fait illogique. La première hémoptysie survient à 24 ans, le 7 février 1884 (1) ; il néglige ce symptôme pourtant alarmant : « La cause de mon mal est anodine : c'est un petit vaisseau qui s'est rompu au fond de la gorge. » L'état général est bon. Il craint de perdre des malades, mais est néanmoins inquiet tout en cachant sa maladie à son entourage. « Cela m'inquiète uniquement lorsque je vois le sang coulant de la bouche, quelque chose de sinistre comme dans une lueur d'incendie. » Par dérision ou défi, il appelle ses chiens bassets Bromure et Quinine.

Mais au fond de lui-même, sa détresse est évidente : « Je n'ai plus envie de vivre : mon âme est comme figée dans un bain glacé. » (1892) Quand survient une nouvelle hémorragie quatre ans plus tard, il se leurre encore : « Si l'hémorragie que j'ai eue avait été un début de phtisie, il y a longtemps que je serais dans l'autre monde. »

En 1897, les expectorations sanguinolentes se répètent ; le doute n'est plus permis. Mais il refuse la confirmation officielle de son mal : « J'ai peur de me soumettre à l'examen approfondi de mes confrères en médecine. Ils découvriront tout à coup une sorte de respiration prolongée ou de la matité. Je pense que le mal vient moins des poumons que de la gorge. Je n'ai pas de fièvre. » Il refuse de se soigner et de se faire examiner : « Je suis indifférent à tout ; je continue à

végéter, à tousser... Les traitements et le souci de ma propre santé m'inspirent quelque chose qui ressemble à du dégoût. Je ne me soignerai pas. Je veux bien boire des eaux et prendre de la quinine, mais je ne permettrai pas qu'on m'ausculte. »

Il s'éloigne par périodes de la pratique médicale, probablement parce qu'elle l'amène à penser à sa propre maladie et lui fait côtoyer la progression inexorable de la tuberculose : « Les malades m'assomment. C'est effrayant et dégoûtant. » Plus tard, il croit la guérison possible : « Nous vivrons en Crimée tant que les bacilles ne m'auront pas quitté. »

Les dernières années sont pénibles, avec une localisation intestinale. Cette fois, il se fait soigner, mais reste sceptique : « On me fait manger énormément : la nature y répond avec désinvolture. » Il prend du bismuth et de l'opium.

Son frère Nicolas, alcoolique, meurt de tuberculose. En mars 1897, il est hospitalisé pendant près d'un mois à la suite d'une importante hémorragie lors d'un repas. On lui interdit de parler, il doit se reposer et manger beaucoup... Tolstoï lui rend visite et lui parle longuement de sa conception de la vie après la mort. Les médecins diagnostiquent une tuberculose étendue. Il faut reconnaître qu'il s'agit d'une évolution inhabituelle avec de longues rémissions, ni fièvre, ni altération apparente de l'état général.

En 1898, on découvre des bacilles, Tchekhov commence à maigrir, mais se reprend à fanfaronner « Je soigne des paysans, je ne me sens pas malade » L'hiver 1898 à Yalta, il s'ennuie : « même les bacilles dorment. »

Il restait avant tout médecin : « Mon métier de médecin a élargi mon champ d'observation et me fournit des données scientifiques dont seul un médecin peut apprécier l'importance. »

Il a des périodes dépressives qu'il attribue à son hérité mongole avec « pommettes saillantes. » Il se marie en 1901. Sur le passeport de sa femme, Olga Knipper, une actrice célèbre, il fait mentionner « épouse de médecin. »

Tantôt il se comporte comme un grand malade, tantôt il reprend goût à la vie, écrit, pêche et voyage. Il va toutefois consulter un grand spécialiste de Moscou. Les deux poumons sont atteints gravement, surtout le lobe supérieur droit. On lui recommande le koumys, lait fermenté d'ânesse, de jument ou de chamelle, ou un séjour en Suisse, car Yalta ne lui conviendrait pas. La cerisaie, son chef d'œuvre, est composée pendant les derniers moments de sa vie, entre les hémorragies, les poussées fébriles, des troubles intestinaux, les accès de toux - « respiration soufflante et cœur en déroute » - et les cures d'huile de foie de morue, de créosote et de koumis (cures de 4 bouteilles par jour). On lui conseille de manger 8 œufs par jour et sa femme lui donne des bains froids. Il porte en bandou-

lière un crachoir en forme de gourde.

Il est partagé entre l'ennui et le repos à Yalta et la vie trépidante de Moscou dans le sillage d'Olga. Il engage en outre des actions humanitaires, par exemple la collecte de fonds pour la construction d'un sanatorium à Yalta, pour le traitement des indigents que la Russie y envoie. Cet établissement porte toujours son nom. La situation s'aggrave rapidement : la morphine est ajoutée à son traitement. Sa dernière parole sera : « Ich sterbe » (je meurs), en buvant une coupe de champagne, le 2 juillet 1904.

Médecins et malades dans l'œuvre de Tchekhov

Les très nombreux récits et nouvelles donnent un éclairage inestimable sur la société russe de l'époque, ses qualités et surtout ses défauts, que Tchekhov traite avec un humour tantôt tendre, tantôt féroce : corruption, prostitution, antisémitisme. Mais aussi les mariages d'argent, la passion du clinquant et des décorations, le manque d'hygiène... Les malades sont nombreux : tuberculeux, diphtériques, déments, goutteux, cancéreux, déprimés par « l'ennui de vivre ». Des alcooliques apparaissent dans quasi toutes les œuvres de fictions, comme si la vodka et le kvas (2) étaient les boissons nationales en Russie, comme le thé en Grande Bretagne et le café chez nous. Tchekhov nous décrit ces éthyliques au visage bouffi et rubicond, aux yeux injectés et aux lèvres pendantes, leurs débordements. « Le premier ennemi intérieur du russe est Bacchus. »

Tchekhov ne parle toutefois guère des méfaits de l'alcool, de la cirrhose, ni des troubles mentaux chroniques. L'alcool est parfois conseillé comme médicament, comme le cholera traité par la vodka poivrée. On a l'impression que la plupart des russes sont non seulement alcooliques, mais aussi misogynes, bigots ou agnostiques, parfois les deux. Les femmes battues, les mariages forcés et l'adultère, font fréquemment partie de l'intrigue.

A la lecture de Tchekhov, les germes de la révolution d'octobre apparaissent nettement, bien que l'auteur ne fasse pas d'appel direct à un changement de régime ; la censure tsariste veillait sans doute. Dans la bouche de ses personnages toutefois, la critique est virulente. Derrière la critique apparaît l'amour du paysage russe et la pitié pour les pauvres et les moujiks. Tchekhov n'est pas tendre pour un pays qu'il aime cependant.

Salle n° Six (1892)

Un médecin d'une salle d'aliénés, dans un hôpital délabré, se prend d'amitié pour un de ses malades, cultivé, mais atteint d'un délire de persécution. Il finit par être enfermé dans la même salle que son ami, avec lequel il a des conversations pseudo philosophiques, biscornues. Une commission l'interroge

sur ses facultés mentales et le juge dangereux. On l'enferme. Il se résigne. Est-il fou ou pas ? Il meurt d'une apoplexie.

La typhoïde

Un jeune officier atteint de fièvre typhoïde rentre chez lui pour être soigné par sa sœur. La maladie est bien décrite : hallucinations, torpeur, fièvre élevée. Lorsque le jeune homme guéri reprend conscience, il apprend que sa sœur a été contaminée et n'a pas survécu.

Le fugitif (1887)

Un enfant s'enfuit de l'hôpital, effrayé par le voisinage des malades tousseurs et varioleux.

Le jardinier chef (1894)

Un médecin tuberculeux oublie sa maladie au chevet des malades, les soignait gratuitement et suivait leur cercueil. C'est un peu le cas de Tchekhov.

L'épouse (1895)

Un médecin tuberculeux est envoyé en traitement dans un sanatorium. Pendant son absence, sa femme le trompe et gaspille son argent.

Intrigues (1887)

Tchekhov décrit dans un hôpital, un groupe de médecins qui va jouer le rôle d'un comité d'éthique ou d'un ordre des médecins local, mais dont l'action est entravée par des intrigues et des groupes de pression. Les sujets traités sont variés.

Le manque de confraternité : « Quel est l'imbécile qui vous a prescrit de l'opium ? »

Des fautes médicales :

Une perforation de l'œsophage par une sonde.

Une ponction d'un rein flottant pris pour un abcès, avec décès du patient.

Un confrère de connivence avec un pharmacien dont il a épousé la mère.

Le président de la société est l'amant de la secrétaire de l'association.

Un confrère tente de séduire certaines de ses malades.

Un autre a épousé la fille d'un marchand pour sa dot. Un autre pratique l'homéopathie.

Ce sont probablement des cas que Tchekhov a connus.

Un désagrément (1887)

Un médecin frappe un infirmier ivre, qui pratique une médecine illégale (ventouses, saignées...) Le comportement du juge est aberrant, mais les choses finissent par s'arranger sans jugement, entre le juge et le médecin, dans une ambiance « chauffée par la vodka. »

La cigale

Un médecin à la fois généraliste et légiste a une épouse cultivée, qui cherche la compagnie de gens célèbres, a une vie mondaine et trompe ouvertement son mari. Le médecin meurt d'une diphtérie contractée en aspirant dans un tube les végétations d'un enfant atteint du croup. Son épouse se rend enfin compte que son mari était un savant apprécié. Cette histoire sera un peu l'histoire de Tchekhov et de sa femme Oglà, actrice célèbre.

Ivanov (1887) (théâtre)

Le docteur Lvov est honnête, entier, sans concession, sans nuance. Il soigne une phtisique, dont Ivanov, le mari, est volage et alcoolique. Il a épousé sa femme pour sa dot et se comporte envers elle de manière odieuse. Lvov refuse de la soigner parce qu'elle n'écoute pas ses conseils, puis veut que le mari change son comportement vis-à-vis de son épouse. « *Je suis médecin et j'exige que vous modifiez votre conduite qui la tue.* » Il va jusqu'à traiter le mari de criminel. Après la mort de son épouse, Ivanov se remarie et se comporte avec sa nouvelle femme comme avec la première. Lvov va jusqu'à le provoquer en duel et le pousse au suicide par ses reproches incessants et violents.

La mouette (1895) (théâtre)

Le docteur Dorn n'a qu'un rôle secondaire. C'est un médecin prétentieux et volage, qui se proclame le meilleur accoucheur de la région.

Oncle Vania (1897) (théâtre)

Lorsque le docteur Michel Astrov est ivre, son discours est révoltant, si l'on applique l'adage « *in vino veritas* » « *Lorsque je me trouve dans cet état, je deviens incroyablement insolent et cynique. Il n'y a pour moi rien d'impossible. J'entreprends les opérations les plus difficiles et je les réussis parfaitement ; je fais de vastes projets d'avenir ; je n'ai plus l'impression d'être original et je crois que j'apporte à l'humanité une aide immense. En ces moments-là, j'ai mon propre système philosophique et vous tous, mes enfants, vous n'êtes plus pour moi que des puces... des microbes* »

Le jugement de Pierre Debray sur Tchekov semble

juste : « *Tchekhov est très humain mais pas humaniste, généreux mais pas socialiste, littéraire, mais pas philosophe, scrupuleux, mais pas engagé : artiste rien qu'artiste.* »

1. Il n'est pas étonnant que des étudiants et des médecins aient contracté la tuberculose à cette époque. Au cours de mes études, avant la découverte de la streptomycine, nous faisons des stages dans les salles de tuberculeux, la salle des T disait-on pudiquement. Les stagiaires prélevaient du sang, essentiellement pour la mesure de la vitesse de sédimentation, qui était considérée comme un test d'évolutivité de la maladie. Des injections intraveineuses de calcium avaient je ne sais quel effet bénéfique, mais provoquaient chez le patient une forte sensation de chaleur interne et nous permettaient de nous exercer dans l'art de l'injection intraveineuse. Nous n'étions guère surveillés : une radiographie du thorax et une cutiréaction à la tuberculine, qui finissait par virer chez tous après un certain temps. Virer sa cuti avec comme seule séquelle une petite calcification pulmonaire était une bonne nouvelle. Plusieurs d'entre nous ont fait une tuberculose pulmonaire évolutive, ont été soignés au sanatorium universitaire de Leysin et parfois en ont profité pour se spécialiser en pneumologie.
2. Le kvas ou kwas est une boisson légèrement alcoolisée obtenue par la fermentation du seigle.

Ouvrages consultés :

- Vie de Tchekhov par Henri Troyat (1984) Flammarion
- Docteur Tchekhov (1860-1904) par Pierre Debray (médecine de France n° 81)
- Ivan Bounine. Tchekhov. (1953) traduction Claire Hauchard. Editions du Rocher 2004
- Sophie Lafitte. Tchekhov par lui-même. 1957
- Tchekhov. Voyage à Sakhaline (1890-1891)
- Tchekhov. Œuvres complètes. 3 volumes. La pléiade.

Concours

LES PREMIÈRES LIGNES DE LIVRES CÉLÈBRES : DEVINEZ L'AUTEUR ET LE TITRE DE L'ŒUVRE.

1. Rome fut d'abord soumise à des rois. Brutus fonda la liberté et le consulat.. Les dictateurs étaient passagers. Le pouvoir decemviral ne dura pas plus de deux années et les tribuns militaires se maintinrent peu de temps.
2. Ah ! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier comme j'ai fait à la maison d'un gentilhomme.
3. Mais encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ? Pourquoi répondre de mes sentiments ?
4. Ah ! Sainte Vierge, Guillemette
Pour quelque peine que je mette
A ruser, à me tracasser
Nous ne pouvons rien amasser
Dire qu'autrefois, je plaidais.
5. L'éternel retour est une idée mystérieuse et, avec elle, Nietzsche a mis bien des philosophes dans l'embarras : penser qu'un jour tout se répètera comme nous l'avons déjà vécu.
6. Tout beau, maître Pierre ! Est-ce ainsi qu'on décampe de la maison comme un voleur sans saluer honnêtement les dames ?
7. Les fleurs à cette époque de l'année étaient déjà rares : pourtant on en avait trouvé pour décorer tous les fusils du renfort et, la clique en tête, entre deux haies muettes de curieux, le bataillon fleuri comme un grand cimetière avait traversé la ville en débandade.
8. Le train fit halte à Bazencourt, petite ville de Champagne. Nous descendîmes. Pleins de respect nous tendîmes l'oreille au rythme lent des laminoirs du front, mélodie qui, durant de longues années allait nous devenir familière. Très loin, la boule blanche d'un shrapnel dans le ciel gris de décembre. L'haleine du combat nous frôlait et faisait courir en nous un étrange frisson.
Traduit de l'allemand.
9. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et toute nue ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme et l'esprit de Dieu était posté sur les eaux.
10. La révélation de Jésus-Christ qu'il a reçue de Dieu pour découvrir à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt et qu'il a manifestées par le moyen de son ange, envoyé à Jean, son serviteur, qui a annoncé la parole de Dieu et a rendu témoignage de tout ce qu'il a vu du Christ.

RÉPONSES DU CONCOURS PARU DANS LE NUMÉRO 55 :

1. Gunter Grass. Le tambour.
2. Sophocle. Œdipe Roi.
3. Cervantès. Don Quichotte.
4. J-K Huysmans. A rebours.
5. Denis Diderot. Les bijoux indiscrets.
6. Alphonse Daudet. Les trois messes basses.
7. Casanova. Histoire de ma vie.
8. Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe.
9. Aldous Huxley. Brave new world.
10. Montesquieu. Lettres persanes.

Quelques publications de nos anciens,
 parmi d'autres que vous retrouverez sur notre site Internet :
<http://www.uclouvain.be/sites/ama-ucl/>

